

Terroir-isme



(c) Mucem

1888.4.21-2, sabots de pêcheur, bois sculpté, Cancale, Bretagne, France.

Saison 3, épisode 3

*Formes et enjeux
de la promotion du terroir*

Manuel Charpy

Mucem

Terroirisme [*teɥwawism*] :

Terroir, Folklore, Traditions, Retours à la terre : des notions connexes, connotées et ambivalentes, dont l'univers sémantique s'ancre en partie sur des représentations du monde rural. Partant des inspirations portées par les avant-gardes artistiques au cœur de l'exposition « Folklore », chercheurs, artistes et curateurs reviendront sur différentes formes d'aspiration à la vie rurale et sur l'histoire, les contextes, les présupposés de ces motivations.

Saison 3

Formes et enjeux de la promotion du terroir

Quels contextes sociaux, économiques, identitaires, politiques façonnent la construction des notions de terroir et de folklore ? Quels complexes de formes et de représentations mettent-elles en tension ? Quels enjeux politiques et économiques soulèvent-elles ?

Épisode 3

Manuel Charpy

Manuel Charpy est chargé de recherche au CNRS, il dirige le laboratoire InVisu (CNRS-INHA). Spécialiste de la culture matérielle et de la culture visuelle, il est l'auteur de l'article Couleur locale. L'industrie du folklore et l'oeil du tourisme du catalogue de l'exposition « Folklore¹ ».

¹Jean-Marie Gallais et Marie-Charlotte Calafat (direction), Mucem/Centre Pompidou-Metz/Éditions La Découverte (coédition), 2020.

Terroirs coloniaux ?

Les colons français s'installant en Afrique à la fin du XIX^e siècle embarquent d'énormes malles contenant vêtements, armes et des conserves de beurre. Ils apportent aussi avec eux un regard folklorique cherchant à se saisir des arts et des traditions populaires attachés à une région. L'« indigène » que l'on associe par définition à son sol et son climat n'est-il pas naturellement porteur d'une tradition enracinée ? Pourtant dans la langue coloniale, le terme de terroir reste cantonné à son acception géologique. Les catégories de région et d'ethnie, dont on sait le caractère pour partie construit, prévalent. Si encore aujourd'hui l'Afrique est volontiers accolée à l'adjectif « authentique » par ceux qui rêvent de renouer avec un passé précolonial comme par les touristes en quête d'une authenticité néocoloniale, le terroir a peu de résonances malgré quelques timides efforts de marketing.

En France, « Terroirs du Maroc » évoquent tout au plus une huile d'olive et « Terroirs du Congo » une épicerie du 18^e arrondissement de Paris... C'est sans doute qu'aux yeux des Européens depuis la colonisation, il va de soi que la production archaïque agricole et artisanale est attachée à son sol comme le sont les indigènes, faisant fi des longues traditions d'échanges. Pourtant, au cours de la période coloniale et alors qu'émergent les notions de folklore et de terroirs, la question de la sauvegarde et de la réinvention des identités locales se pose pour l'artisanat en Afrique colonisée.

Les chaînes brisées du passé

Colons, voyageurs ou touristes découvrent vite la fragilité des traditions qu'ils croyaient enracinées. Chemins de fer, machines-outils et marchandises industrielles bouleversent le quotidien, dans l'Atlas marocain ou le Loango congolais tout autant qu'en Bretagne. On s'amuse comme d'une curiosité des tombes de chefs locaux congolais couvertes de faïences de Limoges, de canotiers, de parapluies et de leurs musées d'objets européens. Mais dans le même temps, on se désole de voir les indigènes adopter de tels objets occidentaux qui menacent les productions locales.

L'arrivée des Européens a créé une « rupture de la chaîne des traditions et a tari les sources de l'art indigène² », on s'alarme du « temps déjà prochain où seront abolis à jamais des faits et des objets dont la connaissance aurait été très importante pour l'histoire de l'humanité³ ».

Dès 1892, le journaliste Tomel alerte sur la disparition des « fétiches » du Loango, « emporté[e]s par les fanatiques » ou vendus aux acheteurs ou aux musées européens, si bien que « les nouveaux arrivants qui veulent se procurer des fétiches sont obligés de les “ commander ” aux artistes locaux⁴ ». Jusque dans le Pacifique, les « Canaques se sont mis à fabriquer des armes anciennes » pour satisfaire les « insatiables demandes des gens de l'armée, de la marine et du gouvernement⁵ ». Les musées se remplissent ainsi d'objets réalisés sur commande. Un faux des mains d'un indigène n'est-il pas porteur d'une forme d'authenticité ?

Mort-vivant

Ce sentiment de disparition est à la racine de la patrimonialisation de ces cultures et de leur puissance de séduction : c'est la « beauté du mort », selon la formule de Michel de Certeau⁶. La force paradoxale des patrimoines de gestes, de sons et de mots, dont les objets sont les derniers témoins, c'est d'être fragiles. Pour être convertis en objets esthétiques, en documents ou en curiosités, les objets usuels doivent être arrachés à leur usage et à leur contexte.

² Henri Clouzot et André Level, *L'art nègre et l'art océanien*, Paris, Devambez, 1919, p. 6.

³ Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, *Musée d'ethnographie, Mission scientifique Dakar-Djibouti et Musée de l'homme*, Paris, 1931, p. 6.

⁴ *Le Monde illustré*, 23 avril 1892, « La Mission Maistre », p. 267-270

⁵ Patrick O'Reilly, « De la notion de « faux » dans les collections d'objets océaniques », *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, Musée de l'Homme, 1970, tome 26, p. 33-38.

⁶ Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort » [1970], repris dans *La Culture au pluriel*, Paris, Bourgeois, 1974, p. 49-80.

Ainsi, à propos de « tout le bric-à-brac de nombreux féticheurs » qui arrive au Musée du Trocadéro en 1892, *La Presse* note que c'est grâce à une sécheresse que l'administrateur général de Brazzaville Joseph Cholet est parvenu à convaincre la population du Loango de l'inefficacité de ses fétiches et à s'en faire maître et possesseur⁷. Étrange situation : les missionnaires, qui sont les premiers à préciser les provenances géographiques et ethniques des objets collectés, sont aussi ceux qui dans tout le « Congo français » procèdent à des autodafés publics de « fétiches » jusque dans les années 1920⁸. Les pièces sont souvent des prises de guerre qui doivent finir au musée, la destruction des objets fondant l'authenticité et la qualité de ceux qui restent. Les Européens s'assignent de sauver, dans les musées de missionnaires ou d'ethnographie, dans les livres ou les collections privées, les débris de ces mondes archaïques.

L'apprentissage de l'authenticité

Le processus ne s'arrête pas à la patrimonialisation des objets. Dès les années 1880, les expositions universelles puis coloniales présentent les artisans au travail. En 1889, à propos du « campement » Loango, on désigne par leur nom propre les « habiles sculpteurs d'ivoire [...] qui, avec des instruments plus que primitifs, fouillent ces belles défenses⁹ ». Vite, il s'agit de conserver un territoire avec ses pratiques comme on le fait alors avec les « réserves » indiennes où l'on cherche paradoxalement à recréer un artisanat authentique et typique¹⁰.

⁶ Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort » [1970], repris dans *La Culture au pluriel*, Paris, Bourgeois, 1974, p. 49-80.

⁷ *La Presse*, 30 mai 1892.

⁸ *Fonds des OEuvres Pontificales Missionnaires*, Lyon, G.38, *Congo français, 1886-1908* ; Monseigneur Augouard, archevêque titulaire de Cassiopée, vicaire apostolique du Congo français : sa vie par le baron Jehan de Witte [...] suivi de Ses notes de voyage et sa correspondance, Paris, Émile-Paul frères, 1924 et « Rapport quinquennal de 1920 à la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome, 1er janvier 1920 », p. 352-353.

⁹ Gabon-Congo à l'Exposition, Paris, Heymann, 1889, p. 25-26.

¹⁰ Noémie Étienne, *Les Autres et les ancêtres. Les dioramas de Franz Boas et d'Arthur C. Parker à New York, 1900*, Dijon, Les Presses du réel, 2020.

Dans tous les espaces colonisés, la production agricole et artisanale doit être un témoignage vivant et présent du passé. Le terroir est comme un antidote – un excitant moderne ? – qui veut croire qu'un territoire peut faire renaître par son *genius loci*, des pratiques, des gestes et des objets. On le devine, « revitaliser » revient à réinventer.

Les consommateurs de « curiosités africaines », nourris par le regard des artistes et des ethnographes, sont de plus en plus attentifs aux provenances. La chronologie est troublante : alors que se construisent des instruments juridiques en France pour défendre et contrôler l'« origine » des produits et les manières de les fabriquer, accompagnés d'une folklorisation nouvelle des territoires, les écoles d'artisanat se multiplient dans les colonies, comme celle par exemple créée en 1927 à Foumban, la capitale du Royaume Bamoum au Cameroun. Le projet est bien de maintenir dans son environnement un artisanat « traditionnel » appuyé sur les matériaux locaux et promu dans les foires et les expositions. Celles de Brazzaville et Pointe-Noire présentent ainsi des « produits agricoles » et des « masques, statuettes, pirogues, jouets en bois, paniers en raphia, nattes, couteaux ». « Ces stands intéressèrent beaucoup les visiteurs qui ne croyaient pas que le Moyen-Congo pût produire autant de choses¹¹ ». Mais il s'agit d'abord de former les artisans locaux. En 1937, la Foire de Brazzaville veut ainsi faire une « propagande vivante auprès des indigènes¹² ». Alors même que les écoles ordinaires pour « indigènes » visent à abolir les pratiques locales, les écoles professionnelles coloniales comme l'école Édouard Renard forment les artisans à copier les objets anciens. Même logique à travers l'Afrique-Occidentale française où on souligne que ce n'est pas « l'inspiration artistique indigène qu'il convient de détourner » mais au contraire qu'il s'agit de retrouver les « modèles originels¹³ » : ivoires Loango, statuettes Bakongo ou masques Dogon deviennent des catégories à la fois ethnographiques, marchandes et artisanales.

¹¹ *Bulletin économique de l'Afrique équatoriale française*, janvier 1933, p. 54.

¹² A.E.F., *Bulletin Économique de l'Afrique Équatoriale Française*, avril 1937, p. 42.

¹³ « *Artisanat indigène en Afrique occidentale française* » in Gouvernement général de l'Afrique occidentale française. Bulletin hebdomadaire d'information et de renseignements, 5 avril 1937, p. 4.

Le Congrès intercolonial de l'enseignement technique d'Outre-Mer résume en 1931 : « Cet art vivant est susceptible d'être restauré et sauvegardé¹⁴ ». À une nuance près : il s'agit de « revitaliser » un artisanat local tout en dévitalisant les objets de leurs fonctions religieuses et politiques. Patrimonialiser est une opération coloniale. Au Maroc, Lyautey lance en même temps musées, écoles et Service des arts indigènes. Son directeur, Prosper Ricard, crée des estampilles, notamment pour les « Tapis du Moyen Atlas » définis par une série de couleurs, de matières et de techniques¹⁵. Les touristes y trouvent certes matière à bibelotage, mais « contrairement à tant d'autres pays méditerranéens, le Maroc continue d'abriter dans sa masse un artisanat dont toutes les corporations ont gardé vivaces leurs techniques et leurs inspirations ancestrales. Il ne s'agit pas au Maroc d'une production de bazar édifiée à son intention, mais bien d'un art populaire authentique ». Et de rappeler que c'est grâce à Lyautey que les musées de Rabat, Fez, Meknès et Marrakech servent « à découvrir les formes ou les motifs les plus nobles selon la tradition et à en assurer la pérennité par l'exécution de commandes, soit aux ateliers d'État, soit aux artisans libres » dans le but de « sauvegarder un art populaire, dont l'inspiration comme la technique se perdent dans les premiers âges obscurs du Maghreb¹⁶ ».

¹⁴ « *L'éducation artisanale et les métiers d'art indigène* » in Congrès intercolonial de l'Enseignement technique d'Outre-Mer, Paris, 1931, p. 12.

¹⁵ Muriel Girard, « *Invention de la tradition et authenticité sous le Protectorat au Maroc* », *Socio-anthropologie*, n° 19, 2006.

¹⁶ « *L'artisanat au Maroc* » in *Le Monde colonial illustré* : revue mensuelle, commerciale, économique, financière et de défense des intérêts coloniaux, janvier 1935, p. 36.

Conclusion

Entre les années 1920 et 1960, à travers les territoires colonisés s'inventent ainsi des dispositifs pour rééduquer les artisans locaux à leur propre authenticité tout en ciblant un marché européen. Aujourd'hui encore, les Européens se rêvent en sauveurs des patrimoines fragiles de l'« Afrique authentique ». Mais il se pourrait que l'attention au « terroir », entendu au sens large comme un lien entre productions anciennes et actuelles, entre objets, gestes et territoires, ait à son tour colonisé le monde et plaide pour la restitution des objets à leur lieu de production.

Terroir-isme

Formes et enjeux

de la promotion du terroir

Mucem

Conception graphique : Sandro Vercellino